

et le rendre, sinon parfait, du moins passable, qu'après l'avoir excité par le crayon et la parole, nous avons cru devoir y ajouter la plume, afin de compléter les moyens de cette œuvre éminemment civilisatrice, dont les fruits peuvent être, on peut le dire, communs à tout le monde. Certes, nous ne nous sommes point fait illusion sur l'addition d'un pareil travail à ceux qui ne cessent de nous écraser depuis longtemps, et que de regrettables causes viennent en ces temps en rendre le poids encore plus lourd et plus onéreux. D'ailleurs des amis distingués, haut placés dans l'enseignement, et qui prennent le plus vif intérêt à notre œuvre et à notre santé, à l'apparition de notre *Prospectus*, n'ont pas manqué de nous montrer, dans toute la sincérité de leur cœur, les craintes qu'ils éprouvent à notre sujet.

Voici, pour parler net, quelques extraits de lettres reçues ces jours-ci :

Québec, le 9 juillet 1875.

Mon cher Abbé,

Maintenant un mot entre nous.....

Veuillez, par conséquent, y voir une grande preuve d'amitié. Vous vous chargez d'un journal en sus de vos occupations! Mais y avez-vous songé? Et connaissez-vous bien toutes les tracasseries et tous les embarras dont vous allez être écrasé? Je sais que vous ne regardez pas l'ouvrage. Mais il est bon de savoir que l'on est fait de chair et d'os, et non pas de fer et de platine.

Vous avez déjà une besogne qui vous prend tout votre temps. Pourquoi la compromettre par une addition qui, outre ses embarras propres, vous ruinera! Car vous ne ferez pas vos frais.....

Vous n'écoutez que votre cœur, et vous avez tort. Ici-bas, il faut du calcul et voir, suivant le conseil de l'évangile, si avec dix mille hommes on est capable d'en rencontrer vingt mille; sinon, renoncer et rester en paix.

Je voudrais bien vous en dire plus long, mais le temps me manque; et peut-être trouverez-vous que je vous en ai dit encore trop.

Dans tous les cas, je l'ai fait avec encore plus d'amitié que de franchise.

Avec estime et respect,

Votre tout dévoué ami,

T. H.

Voilà des paroles qui parlent de trop haut, et inspirées par un trop grand cœur, pour que nous ne les prenions pas en considération sérieuse.

Extrait d'une autre lettre :

Montréal, le 11 juillet 1875.

Monsieur l'Abbé,

Il est donc impossible que vous puissiez faire paraître votre journal à ce bas prix. Les classes ouvrières elles-mêmes trouvent la chose surprenante. Vu donc les services importants qu'est appelé à rendre à tout le monde le *Propriétaire et l'Ouvrier*, veuillez donc employer les vrais moyens de le tenir debout qui consistent dans l'augmentation du prix, d'abord, et ensuite de ne le faire paraître que tous les mois ou tous les quinze jours, ce qui absorbera moins votre temps, vos veilles et votre santé aussi. D'ailleurs, notez encore que bien souvent vous ne pourrez compter sur les productions de vos collaborateurs qu'autant que vous les ferez sortir de votre plume. Vous n'avez donc, comme d'habitude, pas une minute à vous, etc., etc.

Veuillez me croire, etc.

Montréal, le 5 juillet 1875.

Mon cher ami,

Ne sachant quand vous rencontrerez aux Beaux-Arts, je prends le parti de vous répondre que votre dernière œuvre est aussi nécessaire qu'admirable, mais aussi ruineuse pour votre santé que pour vos ressources pécuniaires. Les journalistes arrivent généralement plus vite à la faillite qu'à la fortune; mais sachez-le bien, s'ils pouvaient prévoir leur ruine, non-seulement ils abandonneraient tous leur plume, mais aucun d'eux ne voudrait devenir politique. Et vous, qui comptez différemment, comment arriverez-vous au bout? Oui, vous arriverez au bout..... de votre existence, comme nous l'avons craint assez souvent. Votre œuvre chrétienne et philanthropique ne vous arrache-t-elle pas déjà assez toutes vos forces physiques? N'est-ce pas cela qui vous empêche souvent de manger, et vous fait même oublier vos repas? Vous voulez faire, à vous seul, ce qu'un gouvernement même ne fait pas, etc.

Adieu, mon très-cher, et n'attendez pas le moment de la mort pour vous croire mortel. Néanmoins, veuillez compter sur mon affection et mon dévouement.

P. G.

Voilà donc des communications propres à nous éclairer sur l'entreprise d'une telle publication. Nous aurons, de plus, le courage d'exposer sous vos yeux toute la faiblesse de nos moyens phy-

siques et de vous effrayer un instant au point de vous faire peut-être désespérer de notre sort et de notre œuvre. Mais ne pleurez pas sur nous, mais bien sur le triste état du progrès que nous sommes résolu, pour l'intérêt de notre seconde patrie, de défendre en avocat-victime. Donc, après avoir connu les sentiments privés d'importants personnages et de vrais amis, voici l'opinion publique exprimée par la presse générale du Canada. Quelques extraits entre mille—mille à la lettre—suffiront pour vous intimider et pour nous fortifier, définitivement pour vous passionner pour cette cause, ou nous résoudre à voir, en peu d'années, un Canada sans esprit canadien. Toutefois, c'est sur ces choses désolantes mêmes, qui semblent n'attendre qu'une ruine complète, que nous comptons étayer notre force, car nous sommes persuadé qu'en connaissant mieux nos efforts et l'appréciation qu'en ont faite les journaux de la puissance qui, entièrement divisés sur le terrain volcanique de la politique, se sont rencontrés sur les degrés de la justice et du dévouement, pour nous approuver en tous points, vous n'adopterez que mieux la conclusion rigoureuse que nous souhaitons vous voir tirer en ces circonstances.

Veuillez prendre connaissance de l'opinion publique et du sentiment national à la neuvième page de ce numéro. Ce mélange de malheurs et de sympathies parlera assez éloquemment à quiconque porte l'honneur sur son front et l'amour de la patrie dans son cœur pour qu'il apprécie (Canadien, *pro honore et patria!*) mes vues, et, en homme fort, repoussant l'indifférence, finisse par prendre la résolution énergique de les seconder de tout son pouvoir. Il est donc démontré et reconnu que les besoins et l'intelligence du peuple canadien réclament l'institut que nous offrons au pays; que c'est pour en étendre le bien partout, que son fondateur, après un des articles de son règlement par lequel tout fils de canadien sans fortune et d'un pays quelconque du Canada, recevra à l'Institut des Beaux-Arts son instruction gratuite, a encore jugé à propos de créer ce journal pour rendre cette œuvre complète, en allant sur une frêle feuille de papier, aider encore ceux que l'âge, les occupations, l'éloignement priveraient des avantages d'assister à ses cours. La question est donc toute là: notre pensée est-elle fructueuse ou non? Un certain texte du plus grand des livres dit: « Si j'ai mal parlé, reprenez-moi, mais si j'ai bien parlé... » nous avons tout lieu de croire que nous serons applaudis par les hommes de cœur qui sortiront de la foule des indifférents pour soutenir l'honneur et les intérêts canadiens en aidant l'Institut National des Beaux-Arts, Sciences, Arts et Métiers et Industrie, par leurs libérales souscriptions à cet effet, comme en encourageant le *Propriétaire et l'Ouvrier*, son organe, par leur abonnement immédiat.

En attendant, nous annonçons au public que, sans perdre du temps, nous allons en Europe pour en retourner à la fin de septembre avec un matériel des mieux composés, et avec l'avantage par excellence d'avoir sur l'ancien continent des collaborateurs pris sur les plus hauts degrés des arts et des sciences, et des patrons où la noblesse, le cœur et la fortune sauront prouver combien ils apprécient cette œuvre et estiment le pays pour lequel elle existe.

CHABERT.

Avis aux futurs abonnés du "Propriétaire et l'Ouvrier."

M. Chabert part ces jours-ci pour la France pour y fortifier ses moyens d'action; il en reviendra à la fin de Septembre pour ouvrir les cours de l'Institut National des Beaux-Arts, etc., et pour faire paraître le *Propriétaire et l'Ouvrier*.

Pendant l'absence de M. Chabert, les personnes qui désirent recevoir le journal, devront adresser leur demande à M. Charles Raynaud, Secrétaire et Agent du *Propriétaire et l'Ouvrier*, à l'Institut National des Beaux-Arts—75 rue St. Jacques, Montréal, (Canada, Amérique du Nord.) Le premier numéro ne sera envoyé qu'aux personnes qui en auront demandé l'abonnement et effectué le montant.— Prière de ne donner que des adresses complètes et bien lisibles.

PHILOSOPHIE ET MORALE.

LE TRAVAIL.

Le travail est la première loi de la vie. L'homme est né pour le travail—tu mangeras ton pain à la sueur de ton front—travailler ou mourir de faim. Le travail est donc notre loi. Nous avons dès lors un devoir à remplir; et ce devoir rempli, l'homme est à la hauteur de son être, il est vraiment le roi de la création, dominant par son intelligence tous les autres êtres de la création. Toutefois, pour juger, tout d'un coup, de ce devoir du travail, voyez les peuplades sauvages, qui ne travaillent pas, dans quel état d'abrutissement ne sont-elles pas. Le sauvage céderait bien entièrement à la paresse s'il ne fallait pas manger; dès lors la nécessité le fait courir après sa proie dans le bois ou le fait ruer sur son semblable qui devient sa pâture; mais plus il vit dans cet état, plus il descend les degrés de l'échelle de l'intelligence. Mais le Canadien, intelligent et laborieux, doit désirer de faire reposer son avenir sur le travail, ce lien physique et moral de la société qu'il soutient et qu'il ennoblit. C.

L'OUVRIER ET LE TRAVAIL.

Instruire et éclairer l'ouvrier, c'est réaliser une œuvre de haute philanthropie, en même temps qu'une œuvre d'utilité publique.

Aussi, est-ce avec amour et empressement que nous saluons l'apparition du nouveau journal *Le Propriétaire et l'Ouvrier*, destiné qu'il est à promouvoir les intérêts si précieux des ouvriers, des propriétaires industriels, et autres groupes, dont le travail et les connaissances viennent également enrichir le pays.

En instruisant l'ouvrier, en éclairant son cœur et son intelligence, a dit un auteur français, non seulement vous l'élevez sous le rapport moral et intellectuel, mais vous le mettez encore en état de gagner sa vie plus sûrement et plus aisément, et d'arriver par ses propres efforts à une position meilleure.

En répandant l'instruction, les connaissances utiles, les théories industrielles ou artistiques, vous préservez de la façon la plus efficace le paupérisme, et vous faites que l'ouvrier laborieux, instruit de ses devoirs, ne peut être jamais à charge à la société.

Sans instruction, l'ouvrier n'est pas complet, et il végète, quand il ne va pas, quelquefois, grossir les bas-fonds de la société par sa mauvaise conduite ou ses crimes, et que souvent l'ignorance a fait précipiter là pour une large part. On le sait, c'est parmi ces malheureux que se recrute la population des prisons. Que d'anneaux ainsi brisés dans la chaîne!

Avide de les consoler, de les corriger, de les instruire, la nouvelle publication va donc se dévouer au noble rôle de répandre l'amour du travail, l'esprit d'ordre et d'économie, l'idée nationale et la pureté des mœurs, enfin tout ce qui honore la religion et la patrie!

Espérons que la semence déposée dans le sillon, par le nouvel organe, apportera une excellente et abondante moisson!

C'est une erreur que de prétendre que l'ouvrier n'a point le temps d'étudier. Comme l'habitant des champs, il doit occuper les quelques instants de loisirs qu'il possède à apprendre quelque chose, quand même que ce ne serait que les dimanches et les jours de fêtes, les temps de pluie, les indispositions, les longues veillées d'hiver, qui sont autant d'occasions qui permettent aux cultivateurs comme aux ouvriers des villes, de lire, d'étudier, et de s'éclairer, comme dans les autres professions.

Jamais le labeur, dans l'étude, quelque ignoré, perdu en apparence que soit son résultat, jamais il n'est superflu, jamais il n'est inutile. N'oublions pas que ce travail de l'intelligence est toute une discipline! C'est le développement de l'énergie, c'est la nourriture des vertus civiques et domestiques, enfin c'est l'école du progrès!

Au revoir.

VICTOR DE MELLEVILLE.